

Discours prononcé le 3 octobre 1926 au pèlerinage de Médan

Charles-Henry Hirsch

Je tiens pour la plus haute récompense d'une vie littéraire déjà longue, l'honneur qui m'échoit de rendre hommage à Emile Zola dans sa maison de Médan.

Ici, aidé par le cœur et l'intelligence de la compagne qui, sa première admiratrice, devint la gardienne fervente de sa gloire sans cesse et en vain attaquée, - ici, Emile Zola a médité ; il a écrit ; il a reçu ses grands aînés, ses émules, ses disciples ; il a accueilli, avec une timidité qui surprenait les plus hardis avant de les gagner, les débutants qu'attirait son universel et noble renom, digne de son œuvre.

C'est de cette demeure qu'un élan généreux de sa conscience l'arracha du labeur quotidien qu'il aimait pour le jeter dans la mêlée dont il devinait les violences. D'accusateur, elle le changea en prévenu, de condamné en proscrit, avant d'assurer la victoire de la Justice et de permettre qu'il reprît sa plume de romancier. Aussi magnifique qu'on l'ait vu de ses forces et de son courage, pendant ces années où le mensonge, le sophisme, la plus basse politique usèrent des pires armes contre la Vérité, Emile Zola, écrivain seulement, inspirera cet hommage.

Toute sa carrière a été un combat, et son exemple justifie cette fière parole qui est de lui : « Les grandes fortunes littéraires sont aux hommes libres ». Libre, nul ne l'a été plus que Zola, exclusivement assujetti à la doctrine d'art dont il a fait son idéal. Il s'est toujours défendu d'avoir été un chef d'école. Le naturalisme commence avec Rousseau. Choderlos de Laclos apporte au naturalisme *Les Liaisons dangereuses*. Après, vient Balzac, « notre véritable père », « le génie du siècle », a écrit Zola, « le premier qui ait affirmé l'action décisive du milieu sur le personnage », le premier qui « ait porté dans le roman les méthodes d'observation et d'expérimentation ». Ensuite, Flaubert, avec les Goncourt, suivait la grande voie du roman vraie, lorsque Zola et Daudet y engagèrent leur jumelle jeunesse.

Un admirateur enthousiaste de Racine peut, à bon droit, se demander quelles tragédies plus ardentes de passion, parce que plongées dans la vie même et insoumises aux obligations d'un homme de cour, quels drames plus profonds encore de l'ambition et de l'amour, Jean Racine eût écrits, s'il avait eu le bonheur de naître, libre, au XIX^e siècle !

Un homme, qui mena grand tapage de sa férule, a proclamé la faillite de la science. Il paie d'une mort absolue de sa critique oratoire l'audace partisane de ses jugements.

La science, par ses prodiges quotidiens qui émerveillent et activent la curiosité intellectuelle, continue d'accroître son crédit. Elle ne faillirait jamais, si l'on n'appliquait pas ses découvertes à des massacres. Quand, enfin, le simple bon sens aura eu raison de la guerre, alors la Science (sans laquelle il n'est point de beauté dans les arts) deviendra la foi universelle. Emile Zola, lui, a prévu ce radieux avenir.

Il est facile, aujourd'hui, de railler l'écrivain d'avoir édifié ses *Rougon-Macquart* sur des théories qui ont vite évolué. L'innombrable foule où naît, croît, se dissout la famille dont cette œuvre constitue l'« histoire naturelle et sociale », est une foule toujours vivante. Eugène Rougon, Coupeau, Nana, Souvarine, le généreux Etienne Lantier, Saccard et Maxime, le docteur Pascal, nous les avons rencontrés sur notre route, et le père Fouan aussi. Jean, de *La Débâcle*, nous l'avons vu, en 1918, revenir à son champ, - victorieux, cette fois, - mais si las, si épouvanté des horreurs dont il réchappait, qu'il s'est laissé écarter – lui, le combattant – de « la grande et rude besogne d'une France à refaire ».

Et toutes ces créatures de Zola, nos arrière-petits-enfants les reconnaîtront à leur tour, après nous, parmi leurs contemporains ; car, si les théories scientifiques se renouvellent, si les

mœurs varient, l'homme demeure semblable à lui-même à travers le temps, par les traits cardinaux de sa nature. Ce sont précisément ces traits que l'œil sûr d'un Zola a saisis sur le vif, aussi bien dans *Les Trois Villes*, dans les *Evangiles* et dans la sombre splendeur de *Thérèse Raquin*.

Des gens qui soufflent des bulles de savon, les lâchent chez les librairies, et parce qu'ils pérorent dix à la fois pour se louer les uns les autres, et qui, la plupart, montrent leur aversion de la nature jusque par inversion, accusent de vulgarité l'œuvre de Zola. Ils accommodent de petits cas d'inconscience leurs débiles histoires où rien n'arrive que par l'intermédiaire de miroirs cabossés. Cela n'équivaut pas, en quantité, à trente pages de *La Joie de Vivre*. Ils appellent cela un roman. La critique entérine leur décret, par complaisante peur de se tromper. Il y a connivence entre ces juges et ces justiciables, pour ignorer un Emile Zola, quand ils nomment les maîtres. Leurs maîtres, à eux, fabriquent des chênes centenaires hauts d'un pied. La vigoureuse, la vivace forêt humaine plantée par Zola domine, de toute sa puissante frondaison de vérité, ces essences rabougries. Alors, on méprise le grand producteur, sa fécondité, son travail, son apostolat. On croit l'accabler : il est vulgaire !

Il a répondu d'avance à ce reproche dans *Mes Haines, Une Campagne, Les Romanciers naturalistes*. Aussi est-ce à Fénelon que nous demanderons de défendre le goût de Zola pour le peuple. Dans sa *Lettre à l'Académie*, le fin prélat remarque avec douceur : « Le beau ne perdrait rien de son prix quand il serait commun à tous les hommes ». Il ajoute : « La rareté est un défaut et une pauvreté de la nature. »

S'il y avait inconvenance à citer un prince de l'Eglise au profit de l'auteur du *Rêve*, nous prierions que l'on croie à notre bonne intention – et à l'agrément d'illustrer d'un paradoxe un discours trop sévère.

Il existait de ces précieux, vers 1881. Zola les a décrits : « Ils raffinent sur l'art de couper les cheveux en quatre, se posent en hommes d'esprit, poussent la subtilité jusqu'à prendre les choses par la queue pour ne pas faire comme tout le monde ». Il disait, en outre : « La démocratie monte, et ils mettent des bateaux en papier dans des cuvettes d'eau sous prétexte qu'ils sont chaussés trop finement pour aller se mouiller dehors ».

Quel maître authentique fut et demeure ce prodigieux ouvrier de Lettres ! Quel honneur m'est fait, de parler chez lui où, de jour en jour, la tâche admirablement régulière ajoutait à son œuvre ! Toute la jeunesse littéraire, si elle était juste, devrait être ici, au grand complet.

Du moins entendrait-elle cette opinion d'Emile Zola sur laquelle je vais terminer : « Ce qui vieillit surtout, c'est l'image. Dans sa nouveauté, l'image séduit. Puis, quand elle a été employée par deux ou trois générations, elle devient un lieu commun, elle est une guenille, elle est une honte... Avoir l'impression forte de ce dont on parle, et rendre cette impression avec la plus grande intensité et la plus grande simplicité, c'est l'art d'écrire tout entier. Il est déjà bien beau de sentir personnellement, d'avoir des sensations à soi ; j'ajoute même que c'est le don qui fait les maîtres. » C'est un des maîtres immortels du roman, que je salue ici, dans son œuvre et dans sa vie.